Rodrigo Fresán

VIES DE SAINTS

Traduit de l'espagnol par Serge Mestre

QUELQUES CARTES POSTALES DEPUIS LE VATICAN

(Une prière)

Voilà le point précis où commence la fin de toute chose.

Ici tout se meut dans un présent des plus fluides avec une légère évocation du futur.

Par conséquent, toute explication à propos de ce qui s'est passé s'avère superflue.

Le passé est, tout juste, un langage que très peu de gens reconnaissent et que seulement dominent avec une efficacité minime les académiciens les plus solipsistes.

Le présent est un réflexe quasi automatique, c'est comme respirer.

Le futur est le privilège de ceux qui peuvent se permettre de penser à l'avenir et il y en a peu, de moins en moins ; ce sont ceux qui, voici tout juste quelques mois, ont découvert que le futur est beaucoup plus court qu'on ne le suppose ou qu'on ne le supposait. Le futur s'achève, se contracte. Le futur est une espèce en voie de disparition, il ressemble de plus en plus au présent et il ne lui manque pas grand-chose pour ne devenir que du passé.

Et *Dio non esiste, ma è un grande personaggio,* hurle le graffito tracé sur un mur.

Et je me contenterai donc de dire que le petit matin gris où le Chasseur de saints – le dernier de sa lignée, ce n'est pas le plus grand mais plutôt celui qui a le mieux résisté aux tentations de la fabulation et qui a su demeurer calme et conserver le secret – abandonne la cité sainte du Vatican, il le fait en quête d'une improbable façon de se racheter.

Dans le ciel, les vénérables pigeons semblent éprouver la plus puissante et la plus biblique des colères. Les pigeons, qui ont l'intuition de la gravité du péché, déchargent sans la moindre pitié leur furie sur le Chasseur de saints, comme si dans l'action ils perdaient toutes leurs plumes. Ainsi, les pigeons de la piazza San Pietro le recouvrent de fientes de la même façon

que vient de le faire le *cardinale* Tominno il y a de cela à peine quinze minutes.

« *Carmina Tristia* », se contenta juste de lancer le *cardinale* Tominno. Et il comprit qu'à travers ces deux mots il venait d'atteindre son but, qu'on pouvait commencer la construction de la fin à partir des souterrains du début.

Canciones Tristes.

Le Chasseur de saints doit à présent retourner à la poussière de sa genèse, dans le village où tout a commencé et où inévitablement tout devra se conclure. À l'endroit où quelqu'un du nom de Thomas le Jumeau Immortel – apôtre effacé de tous les tableaux, également connu sous le nom de Judas Thomas, également connu sous le nom de Thomas Didyme, également connu sous le nom de Jude – attend son arrivée comme d'autres attendent l'improbable départ des pluies et l'inédite arrivée de la neige.

Canciones Tristes, ce lieu qui s'est toujours refusé à la tyrannie des cartes et des recensements. Où se situe Canciones Tristes ? Soudain on le voit, soudain on ne le voit plus. Qui peut bien le savoir ? La seule chose certaine, c'est que la géographie diffuse de Canciones Tristes est basée sur des faits fondamentaux dont il vaudrait mieux dès à présent se souvenir. Son nom peut changer. On sait, oui, que Qumrân a donné lieu à Planicie Banderita et que Planicie Banderita a donné lieu à Canciones Tristes ; mais l'histoire a toujours été identique : Canciones Tristes – cela a déjà été dit – est le lieu précis où tout a commencé et celui où inévitablement tout devra se conclure.

Nous évoluons tout près de la fin sans le savoir mais en le soupçonnant.

Trente-trois ans se sont écoulés depuis l'inauguration du troisième millénaire et bientôt, il ne manque plus que quelques jours, on commémorera – son visage a surgi sur les couvertures de tous les magazines, il y a de nouveaux livres et des films traitant de l'affaire ; le monde entier est possédé par la fascination de ce chiffre rond – approximativement les deux mille ans de la mort d'un homme sur une croix dans les environs de Qumrân, près de l'endroit où se

dressent aujourd’hui, fragiles, les ruines du barrage de Planicie Banderita, dans les environs de Canciones Tristes.

Il n’y a pas trop de temps à perdre : le Chasseur de saints progresse à présent parmi diverses aberrations de la nature : des bonnes sœurs ; des Japonais ; des canettes vides de boissons cancérigènes ; des mouchoirs en papier bordés de rouge ; des seringues contaminées ; des stands d’ustensiles sacrés tenus par les sicaires de tout ce qui est blasphématoire ; deux files de parfaits imbéciles qui arrivent de, ah, très loin pour baver de plaisir devant un Michel-Ange auquel on a restitué ses couleurs les plus vives.

Le Chasseur de saints examine le ciel et se souvient qu’il avait vu, dans sa jeunesse, et sur ce même bleu, le visage de Jésus-Christ en train de flotter, les bras tendus. Il comprit tout de suite – au son, à l’engin – que ce Jésus-Christ était une statue transportée dans les airs par un hélicoptère. La première réaction, le réflexe automatique, fut de penser à un miracle. Ce soudain hélicoptérisme du Christ lui sembla correct, cohérent et fonctionnel : le Messie opère toujours une ascension verticale et, tout comme les hélicoptères, il n’a pas besoin d’une longue piste pour prendre son élan, accélérer et décoller afin d’aller s’asseoir à la droite du commandant de bord suprême. Plus tard, il lut que tout ça n’était qu’une des scènes d’un film qui se tournait à Rome et que l’hélicoptère avait transporté une statue de Jésus-Christ à travers l’espace aérien du Vatican pour mettre ensuite le cap sur la Cassati Spiriti, dans les environs de la cité – *scène I*, tout de suite après le générique. Il lut également qu’une fois sur place, deux gamins avaient juré avoir vu la Vierge tandis qu’un tumulte d’adorateurs et de journalistes s’organisait autour d’eux et qu’un vieil homme avait fini par mourir sous la pluie. Il alla voir le film des années plus tard et il ne sentit aucune frustration du fait que sa vocation – sa douce vie intime – lui eût été révélée par une supercherie. Il s’était mis à croire parce qu’il croyait déjà, parce qu’il était déjà prédestiné, car c’est ce que sa mère lui avait fait croire. La foi comme un interrupteur sur lequel quelqu’un venait d’appuyer.

Mamma.

ON.

Action.

Le Chasseur de saints, qui se souvient de l'affaire de Loth, de celle d'Orphée, avance sans regarder derrière lui. Il se sait maudit et il sait que tous les pigeons de la cité sainte du Vatican sans exception connaissent sa condition et volettent au-dessus de l'inéquivoque phosphorescence que dégage son stigmate. Quelques gouttes d'orgueil luisent sur son front.

Que savent-ils de tout cela ? se demande-t-il.

Pas grand-chose, se répond-il.

Le Chasseur de saints ne peut alors éviter plusieurs regards furtifs à dextre et à sénestre :

Ici, sous cette dalle, gisent les membres de l'Ordre sacré des pères volants : un groupe de religieux qui se sont jadis enfuis à Hollywood pour jouer dans de vertigineuses chorégraphies. Tous sont morts par une lourde nuit sur la Brea Avenue ; ceci a un rapport avec Ben « Bugsy » Siegel.

Là-bas, dissimulée par un autel surchargé de poignards, se dresse la Divine Teinturerie des saints Suaires.

Après avoir traversé la rue, derrière cette porte, le souffreteux Ordre de Monty Clift s'entraîne et se signe : des religieux aux vies compliquées, des frères tristement spécialisés en criminels secrets de confession. Les assassins les plus bestiaux du monde les cherchent et les trouvent, qui sait pour quelle raison, probablement pour décharger sur eux tout le péché de leurs exploits et de leurs assassinats.

Et, le secret le mieux gardé de l'Histoire était emprisonné jusqu'à il y a peu de temps de l'autre côté, sous la nef centrale de la basilique, dans une malle de bois lustré, une cachette seulement connue de quelques élus. Où se trouve-t-il à présent ? Comment a-t-on pu commettre semblable sacrilège ? Qui, sinon cet homme que quelques-uns connaissent sous le nom de

Jude, peut bien l'avoir dérobé ?

Le secret le mieux gardé de l'Histoire – raconte-t-on – mesurait un mètre cinquante et adorait les devinettes grecques, le curry. C'était un grand amateur des dernières tendances en matière de sandales de légionnaires romains. Il prétendait que c'étaient les plus résistantes : avec une simple paire, on pouvait faire le trajet entre la Galilée et les Gaules, marcher sur les eaux sans craindre de glisser et de se rompre le cou sur les crêtes tranchantes d'une vague, être heureux et inconnu et saint.

Pas la moindre *fumata Bianca questa matina*, il ne se passe rien de très important de ce côté-là. Selon les prévisions miracologiques de L'*Osservatore Romano*, l'éventualité d'une annonciation imminente reste nulle. Ce conclave ne se déroule pas de façon simple, aucun candidat ne se détache du lot, ils sont tous trop vieux et les rumeurs d'une catastrophe abondent. Voilà quelques heures, un novice a expliqué au Chasseur de saints que plusieurs jours auparavant on avait élu Mariano Magdaleno Mantra, un cardinal élevé au sein des Légionnaires du Christ, le fils d'une famille éteinte et puissante de l'apocalyptique D. F. Mais qu'il était survenu une chose étrange, l'extase de la nomination papale lui avait fait perdre la raison et ici même, à l'intérieur de la chapelle Sixtine, il avait proclamé que sa première mesure serait de déménager le Saint-Siège à Venise – « cette ville qui marche sur les eaux », avait-il précisé ; et que, lorsqu'on l'avait interrogé à propos du nom avec lequel il souhaitait s'autobaptiser en tant que nouveau souverain pontife – sa secrète personnalité publique de super-héros sacré –, Mantra avait répondu avec un sourire béat : Jésus II. Le novice a ajouté que quelqu'un avait raconté à quelqu'un d'autre qu'à ce moment-là, les cardinaux avaient compris que leur choix n'était pas le bon et qu'ils avaient immédiatement massacré le Mexicain à coups de poing et à coups de pied. C'est fort possible. Qui sait ? L'histoire de l'Église est bourrée d'anecdotes de ce genre. Amen.

Le Chasseur de saints est de sortie. C'est en ramassant par terre les pages orphelines d'un

journal que le Chasseur de saints va entrer dans le monde – dans notre monde. Il y a des ordures dans tous les coins. Et des tentes de camping. Et des fidèles à différents stades de sauvagerie. Bien sale troupeau. Quelqu'un hurle dans un porte-voix que « si vous croyez que Dieu existe, un Dieu qui a modelé nos corps, et si en même temps vous condamnez ceux qui utilisent leur corps pour des activités considérées par beaucoup comme coupables, alors la faute ne nous revient pas, elle revient au fabricant » ; quelqu'un brandit un écriteau sur lequel on peut lire : « Le Christ est mort pour la rédemption de nos péchés. Osons rendre son martyre inutile en cessant de pécher. » Les esprits et les âmes sont perturbés. Le Vatican s'est transformé en quelque chose de trop semblable à un festival de rock ou à un de ces regroupements où tout le monde attend l'atterrissage d'aéronefs venus d'un monde meilleur. Deux femmes se disputent une hostie et une meute de gamins tout nus et crasseux courent parmi les colonnes. Les envoyés de CNN et de la BBC et de la Fox font une partie de poker et boivent de l'alcool dans de petites bouteilles. Le conclave dure déjà depuis six mois et les cardinaux ne sortent presque jamais de la chapelle, et lorsque, de temps en temps, l'un d'entre eux se présente devant la caméra de télévision, son regard possède cette qualité vitreuse des statues et son sourire parvient tout juste à dissimuler un rictus de désespoir.

Il faudrait peut-être changer de méthode, se dit le Chasseur de saints. Reformuler les procédures du conclave. En finir avec le fameux « dans le secret le plus absolu et sous serment », et embrasser sans retenue la foi et la stratégie du défunt pontife, devenu presque instantanément saint Jean-Paul II, également appelé « le Médiatique ». On pourrait même mettre en scène le conclave comme s'il s'agissait d'un concours de beauté – dans les jardins et la piscine de Castel Gondolfo –, au cours duquel les aspirants défileraient en exhibant différents atours, démontreraient la puissance et la justesse de leur voix pour fredonner des bénédictions et, bien entendu, répéteraient le classique mantra de toutes les miss : « Mon désir est que paix et amour règnent dans le monde. » Ou mieux encore : *Big Pope*. Vingt-quatre heures en train

de communiquer à l'intérieur de la chapelle Sixtine, où les papables noueraient des alliances ; se trahiraient l'un l'autre ; puis seraient soumis à différentes épreuves comme la conduite et le stationnement de la Papamobile ; la subjugation et la torture psychologique d'un artiste afin qu'il leur peigne des fresques colossales en l'honneur de leur gloire éternelle ; comme de convaincre l'audience que la mort brutale de Jean-Paul 1er, également appelé le « Très Bref », en 1978, fut « une volonté de Dieu » ; comme de prouver lequel canonise le plus vite ; ou – discipline décisive s'il en est – de démontrer qu'ils sont capables de surmonter « certains dilemmes existentiels » (tels que le Troisième Reich ou n'importe laquelle des nombreuses dictatures tiers-mondistes) sans avoir besoin de se compromettre. Et, bien entendu, comme d'entendre les fameuses sentences : « Geraldo, c'est toi qui restes » ou « Dionigi, désolé, tu dois quitter la chapelle ». Et, cela va de soi, ce seraient les paroissiens qui voteraient depuis chez eux. Et quand sonnerait l'heure de communiquer le nom du vainqueur, il serait judicieux de prévoir quelques effets spéciaux. Vous savez bien : des chœurs angéliques, un rayon de lumière descendant des cieux venant de s'entrouvrir, des stigmates, une guérison de malades en phase terminale, tout cela orchestré par ce célèbre garçon, Mel Gibson. Et, tout bien réfléchi, il serait pertinent que les papes soient accompagnés d'une date d'expiration : exactement quatre ans. Il y a un trou à combler dans ce domaine, entre le Championnat du monde de football et les Jeux Olympiques. Les conclaves papaux pourraient être considérés comme une nouvelle et rude discipline sportive, non ? L'étape suivante serait de tout réinventer et de présenter les papes comme les protagonistes d'une saga galactique, comme des chevaliers mystiques prêchant le Pouvoir de la Force et combattant les troupes du Côté Obscur : *Cross Wars* et la possibilité de monter aux cieux dans des vaisseaux interplanétaires de la taille de plusieurs basiliques, hérissés de tours, recouverts d'acier consacré et…

Le Chasseur de saints tremble et se signe en s'apercevant qu'il est en train de rire tout seul, que ses pensées sont dégoûtantes et complètement folles, que son engagement n'est vraiment

plus ce qu'il était. Le Chasseur de saints tombe à genoux et se met à prier, mais son regard s'évade et trouve une page de journal qui vient vers lui poussée par le vent, et c'est là qu'il lit le passage d'un entretien avec un réalisateur qui n'est pas Mel Gibson. Un réalisateur de films qu'il n'a jamais vus et qu'il n'aura désormais plus l'occasion de voir :

> *Je ne connais pas de traitement médical pour la maladie des images, mais je crois au pouvoir thérapeutique des mots et des histoires. Les histoires sont notre façon de créer un ordre, et une histoire qui se finit bien possède, d'une certaine façon, un rapport à la Bible. J'ai découvert que les histoires existent au-delà des outils qui les racontent et je crois à présent que ma résistance première à réaliser des films qui racontent des histoires a été remplacée par le ferme désir de m'y consacrer de tout mon être.*

Le Chasseur de saints a toujours voulu être écrivain. Mais son amoureuse et despotique mère l'a dès le début poussé – bien avant Jésus-Christ et le saint hélicoptère – à prendre la voie du sacerdoce comme si elle avait voulu le forcer à s'habiller éternellement en petit marin.

Le Chasseur de saints pense à sa mère. Peut-être avez-vous entendu parler d'elle : la Vierge Virginia. Elle avait réussi à devenir célèbre lorsque, malgré son aplasie vaginale – condition qui entraîne l'impossibilité de concevoir un être humain –, elle avait donné naissance, alors qu'elle était toujours vierge, à l'âge de quinze ans, à cet homme qui, la tête baissée, sillonne à la manière d'une lézarde la succursale du paradis sur terre. Cela arrive parfois : la vérité est toujours différente et toujours beaucoup plus étonnante qu'un miracle. Et voici donc ce qui s'est passé en réalité :

Celui qui à cette époque était son fiancé avait surpris Virginia en train de pratiquer une *fellatio* à son meilleur ami et il l'avait poignardée au niveau du ventre avant de faire taire à tout jamais les halètements bruyants de son meilleur ami. Lorsque l'heure des explications fut ar-

rivée – Virginia encore en position horizontale et sous surveillance médicale tandis que les blessures du poignard cicatrisaient et que les analyses d'urine révélaient une chose apparemment impossible –, les médecins avaient rationalisé le mystère de ce qui était survenu de la façon suivante : le sperme de l'individu avait atteint les organes reproducteurs de Virginia grâce à sa fertilisante croisade à travers le tractus gastro-intestinal. Et le « tractus », c'est aussi « le psaume qu'on chante d'habitude à l'église avant la lecture des Évangiles ». Tout se rejoint et tout s'emboîte, et un article fut même publié en son temps dans *The Lancet.* Accompagné de photos.

« Alléluia », pense le Chasseur de saints, et il marche et se souvient.

Voilà quelle fut la genèse de cet homme qui – même les jours où il est d'excellente humeur – ne peut s'ôter de l'idée que son travail au Département de vérification des saints, après tout, n'est pas *si* éloigné de sa véritable vocation. Les procès en canonisation et en recherche de la chose sacrée poursuivent, d'une certaine façon, les mêmes objectifs que la littérature : légitimer l'improbable, certifier le merveilleux, trouver une trame vraisemblable dans un bouillon de personnages invraisemblables et étrangers à ce monde. Et la pratique de la religion – embrasser de façon plus ou moins étouffante une foi déterminée – n'est rien d'autre que le réflexe et le désir de croire à des histoires. Ou, pour le moins, de croire qu'on y croit, croit le Chasseur de saints.

Et les choses se sont pas mal compliquées pour les Chasseurs de saints depuis cette matinée d'antan où l'empereur Constantin fut témoin d'un « signe incroyable dans les cieux » qui chapeautaient la bataille du pont Milvius, dans les environs de Rome, lorsque l'usurpateur Maxence fut vaincu avec l'aide de la grâce divine. Rappelez-vous le visage du Créateur de Toutes les Choses parfaitement brodé sur un grand rideau de nuages, souriant.

La tolérance absolue dont fit preuve Constantin envers les chrétiens n'aboutit à rien d'autre qu'à rendre le paysage étrange. Il n'y eut plus de croix ni de crucifiés flanquant les routes de

l’empire. Dès lors il devint, ah, *bien* plus difficile d’être sanctifié. Les hommes grimpèrent le long des colonnes et s’enfermèrent dans des grottes et ignorèrent les lois du temps telles que nous les comprenons et ils récupérèrent les langages des animaux. Ils firent n’importe quoi, pourvu que fussent attisés les doux feux de leurs auréoles et densifiées les plumes de leurs ailes. L’empire donna lieu à d’autres empires, et la Terre se transforma en un endroit étrange, dont les innombrables merveilles ne parvenaient pas à illuminer les recoins où l’on devinait la lourde respiration des ombres.

À présent, le vent efface le sourire du Chasseur de saints et s’amuse avec les pages du journal jusqu’à lui imposer les brillantes couleurs du blasphème :

> *De nombreuses jeunes femmes prennent plaisir à enfiler le préservatif à leur compagnon. D’autres, en revanche, disent ne pas être très sûres de vouloir toucher à « cette chose ». Ces dernières, ainsi que leurs compagnons, auraient plutôt intérêt à éparpiller des préservatifs un peu partout dans la chambre afin de les toucher et de les sentir.*

Le Chasseur de saints comprend alors que ce monde auquel il retourne rarement a quelque chose de commun avec celui auquel il a renoncé voilà bien des années. Ce monde dans lequel Madonna était la mère de Notre Seigneur et non pas une chanteuse devenue millionnaire grâce à son impudeur de discothèque et sa si malheureuse voix.

« Je suis un étranger universel, pense le Chasseur de saints. Un homme qui se déplace en tâtonnant le long des murs. Je suis celui-là même qui, presque avec allégresse, marchera dans absolument toutes les flaques qui jonchent ces rues saintes car, mais était-ce vraiment une flaque ? Était-ce une flaque ou un reflet dans une flaque, cet animal qui hurlait à la lune là-bas si loin à Canciones Tristes tandis que moi, jeune impie, je soulageais ma chair en condamnant mon âme à chaque furieuse secousse de mon sexe ? Était-ce une flaque ou le reflet dans une

flaque, ce souvenir diffus des rues toujours inondées de Planicie Banderita ? Lorsque plusieurs flaques s'additionnent, elles forment une lagune et il faut marcher, presque sans y penser, à la surface des océans pour arriver à destination.

Le *dehors* n'est pas muni du métallique et réconfortant manuel d'instructions du *dedans* de toutes ces années, et il ne se fait pas prier pour succomber à la tentation de mastiquer à voix basse non pas une prière – comme tous les autres pèlerins de la piazza – mais un : « Rien n'a servi à rien et me voici ici à nouveau, comme au commencement des temps, lorsque le Verbe était Verbe et, paraît-il, le Verbe était Lui. »

Rien ne finira par se régler comme on le suppose, bien entendu ; mais cela fait partie du châtiment et du saut de foi. Les hasards, les nombreux accidents qui vont se présenter avant d'atteindre la destination ne seront rien d'autre que des points lumineux placés sur un plan tracé au préalable. Voilà pourquoi la technologie déclenchera la sirène d'alarme lorsque le Chasseur de saints passera devant le détecteur de métaux au check point de Fiumicino et s'apprêtera à monter, pour la première fois de sa vie, à bord de l'engin qui le rapprochera du territoire des anges.

Une fois que le hurlement de l'alarme aura été neutralisé, il présentera le sauf-conduit papal qui lui permet de voyager avec son poignard ancien, en acier tout à fait ordinaire. Il n'y a même pas une pierre précieuse incrustée dans la garde et, malgré cela, c'est un des trésors les plus secrets et les plus vénérés du Vatican. Il passera une nouvelle fois sous le portique du détecteur de métaux et, tandis que la plus puissante des *horn sections* qui ait jamais soufflé à la surface de la planète se fera entendre, il se souviendra de Jéricho en train de vibrer avant son effondrement. Le Chasseur de saints videra ses poches et acquiescera honteusement lorsque l'agent lui rendra son poignard en lui expliquant que ce sont les perles métalliques de son chapelet qui ont provoqué ce tintamarre. Puis il lui demandera de le bénir et de lui pardonner les péchés qu'il s'apprête à commettre. Le signe de la croix et le passeport tamponnés. Son

voisin de siège sera porteur sain d'une édition trop souvent lue du *Da Vinci Code* – trente ans sur les listes des best-sellers – dont il sautera les pages avec un olympique ennui tandis qu'il épiera du coin de l'œil le col clérical de son compagnon de voyage. Mon Dieu, pensera le Chasseur de saints, qu'il me pose n'importe quelle question une bonne fois pour toutes et qu'il cesse de me regarder comme si j'étais un phénomène de foire ou un possible assassin de l'Opus Dei. Et le Chasseur de saints se souvient d'avoir lu quelque part que la mère de Dan Brown était spécialiste en musique religieuse et, qui sait, peut-être que Dan Brown a écrit une pareille stupidité pour se venger inconsciemment de sa génitrice. Et, une nouvelle fois, le Chasseur de saints se rappelle lui-même au calme et à la méditation : il est préoccupé par cette nette recrudescence de pensées étranges et blâmables ; mais il est également possible, se dit-il, qu'il puisse s'agir d'un simple mécanisme de défense pour ne pas penser sans arrêt à la mission qui l'attend. Il ne succombera pas ensuite à la tentation d'un film convenablement expurgé pour l'altitude ou à la lecture de ces manuscrits croustillant de siècles qu'il porte dans sa mallette et où l'on raconte toute la vérité et rien que la vérité sur – maintenant qu'il y pense – l'injustement célèbre frère de Thomas le Jumeau Immortel, apôtre fantomatique également connu sous le nom de Judas Thomas, également connu sous le nom de Jude. Le Chasseur de saints préfère, en revanche, l'autoflagellation de ses plus lointains souvenirs.

Au début, il y a si longtemps, se souvient-il, sa mère s'est mariée avec le jeune au couteau implacable, l'assassin de son involontaire père légitime. Un homme qu'il a dû apprendre à appeler *papa* avec la même systématique résignation dont font preuve certains autres individus pour allumer les cierges. Il se souvient que son enfance lui a été presque étrangère et difficile. C'est sa mère qui avait allumé le feu sacré d'une passion qui, avec le temps, n'a plus connu de limites. Chaque fois que le Chasseur de saints se conduisait mal, sa mère, comme tant d'autres, invoquait l'ombre terrible de saint Façon, une légende qui semble encore plus plausible si on la projette sur l'horizon gris et miraculeux de cette ville appelée Canciones

Tristes.

En y réfléchissant bien, peut-être était-il déjà différent à l'époque ; car, au lieu d'avoir peur, il fermait les yeux avec la fausse obéissance d'un agneau, il faisait semblant de dormir et, tout de suite après, à peine les lumières éteintes dans le reste de la maison, il se levait sur la pointe des pieds et enduisait ses pupilles du vent froid des fenêtres.

Dans la voix fatiguée de sa mère, saint Façon était un saint perdu dans l'espace-temps qui enlevait des enfants pour fabriquer une machine seulement composée d'os tendres, un génie mécanique qui le ramènerait au monastère gothique où il avait jadis vécu dans les environs de Canciones Tristes.

Raconté de la manière la plus courte possible, le miracle atypique de saint Façon nous transporte à l'époque indéfinie où les bénédictins ont élevé les murs à gargouilles de leur monastère dans les environs d'un territoire qui, pendant quelques années, a été connu sous le nom de Planicie Banderita, une position située sur les ruines de Qumrân, les souterrains primordiaux de ce peuple qui apparaît et disparaît, qui change de lieu comme certaines personnes changent de chemise. Aujourd'hui, l'endroit est connu sous le nom de Canciones Tristes. Mais le contexte est ce qui importe le moins car – derrière le caractère clinquant de cette géographie incertaine, sous les couleurs brillantes du papier qui enveloppe le cadeau – on peut deviner saint Façon en train de sourire.

Celui-ci est toujours curieux de savoir ce que signifie cette gloire céleste que Dieu a promise aux justes ; obsédé par la capture d'un tel parfum, le jeune abbé Façon quitte tous les jours le monastère et, marchant dans les pas du jour précédent, il débouche, après avoir traversé une épaisse forêt, dans une clairière où chante une source tandis qu'il peut se livrer tout entier à la sublime danse de sa pensée. Un jour, assure-t-on, la voix d'un oiseau l'avait mis, sans crier gare, dans un état d'extase indescriptible. Il s'était retrouvé en train de flotter à quelques centimètres du sol, tandis que le suc enivrant des lumières jaunes et des arrange-

ments choraux débordait de sa tête. L'alléluia surmonté, l'abbé Façon était retourné au couvent en courant. Il ne pouvait éviter de se sentir émerveillé par tout ce qu'il croisait sur son passage : la nouvelle hauteur des arbres, le fracas de la réalité, l'ombre assourdissante d'engins qui semblaient remplir le tout nouveau paysage. Tout lui semblait neuf ; même les flancs du monastère semblaient avoir changé de couleur. Contenant tout juste son euphorie, l'abbé Façon avait toqué à la grande porte pour qu'on ouvre la voie à la bonne nouvelle. Le préposé à l'entrée, qui ne l'avait jamais vu, lui demanda pour qui il se prenait de rompre ainsi la cristalline et silencieuse transparence des matines. L'abbé avait alors décliné son identité. « Je suis l'abbé Façon », avait-il dit. Le pauvre jeune portier ne pouvait pas se rappeler grand-chose de cet abbé qui avait abandonné le monastère trois cents ans auparavant, pour s'enfermer dans la forêt, prisonnier d'un enthousiasme on ne peut moins saint pour ne jamais revenir. Avec le calme des plus irrémédiables terreurs, le père Façon avait alors compris la portée de son expérience : ce qui, pour lui, n'avait été qu'un très bref échantillon gratuit de gloire céleste équivalait à trois cents ans au ralenti dans le monde des mortels. L'histoire raconte alors que les cheveux du bon abbé étaient devenus tout blancs, que le portier avait appelé les frères et qu'ils étaient tous tombés à genoux devant Façon tandis que celui-ci remettait son âme aux cieux avec un sourire suggestif, et que ce jour-là les cloches du monastère avaient communiqué la nouvelle avec un son très juste, où il était impossible de découvrir une seule faute d'orthographe.

Une autre version de la même histoire – celle que préfèrent les pieuses mères de Canciones Tristes – se poursuit avec le portier éclatant de rire tandis que l'abbé sent sa sagesse s'enfuir par tous les trous de son corps, qu'il se lance dans une course effrénée tout en s'arrachant la foi à pleins lambeaux, qu'il offre son âme aux puissances de l'abîme et la force de ses insurmontables insomnies à la construction d'un engin d'os tendres : une sorte de gigantesque xylophone dont la mélodie aurait le pouvoir d'ouvrir les portes de l'irrémédiable pour le ren-

voyer au jour où tout avait commencé, lorsque Façon était juste un jeune et fier religieux qui recherchait la vérité des vérités.

La mère du Chasseur de saints répétait à l'envi cette dernière version de l'histoire comme qui tisserait et détisserait un sweater éternel. Son discours de femme hallucinée consistait à raconter les allées et venues de saint Façon ou – suite à son tragique abonnement gratuit à la revue spécialisée *The Lancet*, en remerciement pour services rendus – à déclamer de manière prolixe un chapelet de bizarreries biologiques.

La mère du Chasseur de saints regardait fixement la tapisserie aux motifs bibliques, le visage – répété jusqu'à épuisement total, comme assemblé sur une chaîne de montage – de Jésus-Voit-Tout, et elle disait et elle récitait que « les êtres humains peuvent ingérer une quantité effarante d'objets indigestes sans en souffrir le moindre mal. Une femme du Sussex a avalé de façon compulsive mille cinq cent trente-trois objets au total, comprenant neuf cent quarante-sept épingles doubles, avant de subir une opération chirurgicale, en 1917 ». Ou bien elle disait : « Au mois de mai 1961, on a extirpé à une femme de cinquante-quatre ans, née à Burma, un fœtus calcifié qui comptait quinze ans de gestation. Elle avait ressenti les douleurs de l'accouchement qui aurait dû avoir lieu en 1946, mais il n'y a pas eu la moindre naissance. Les spécialistes prétendent qu'il s'agit de la grossesse la plus longue de toute l'Histoire. » Ou bien : « Contrairement à la croyance populaire, la barbe (et les cheveux en général) ne continue pas à pousser après la mort même si le rétrécissement de la peau peut faire penser le contraire. » Ou bien : « Dans sa manifestation la plus extrême, l'hypocondrie est connue sous le nom de syndrome de Münchausen, condition dans laquelle le patient simule la maladie pour accéder ainsi à un traitement médical permanent. Le cas le plus aigu connu est celui de William McIlroy, un Irlandais mort en 1983 après avoir passé toute sa vie dans les hôpitaux. Le persuasif McIlroy a obtenu quatre cents opérations de chirurgie majeure et bénigne, ce qui a coûté environ un million et demi de livres à la Sécurité sociale britannique. »

Le Chasseur de saints se souvient également d'un long article sur des chercheurs étrangers spécialisés dans les crucifixions. La chronique de ces obsédés s'attachait à découvrir ce qui se passe pendant la torture de la croix et de quelle façon est mort le Christ. L'essai racontait que, en 1931, un certain père Armailhac s'était présenté à Paris pendant ce qu'on appelle la conférence de Laennec – une réunion annuelle des plus prestigieux anatomistes –, qu'il avait ouvert une mallette et commencé à distribuer des photos du célèbre suaire de Turin en leur demandant d'avoir l'obligeance de l'aider à établir l'authenticité de la relique qui, déjà à l'époque, commençait à être contestée. Le docteur Pierre Barbet – présenté dans le texte comme un homme « célèbre mais très modeste » – avait invité Armailhac dans son bureau et c'est ainsi qu'avait débuté une manie qui allait finir par cristalliser dans un livre publié en 1953 sous le titre suivant : *La Passion de N.-S. Jésus-Christ selon le chirurgien.* Le Chasseur de saints l'avait lu et, oui, c'était un livre des plus bizarres et ce qu'il racontait en réalité était la façon dont Barbet devint progressivement obsédé par le saint suaire en même temps qu'il tomba dans la plus céleste des perturbations religieuses. Barbet avait commencé à clouer des clous dans les mains et dans les pieds des cadavres, non réclamés, des clochards parisiens et avait construit, tout de suite après, une croix dans les souterrains de l'institut médico-légal de Paris, pour ainsi mettre en scène les passions.

Et le Chasseur de saints sait qu'il existe des gens qui certifient que les taches qui se trouvent sur le saint suaire ont été faites par du sang divin (comme l'affirme le suairiste Alan Adler), et qu'il en existe d'autres (comme Joe Nickell, auteur de *L'Enquête sur le suaire de Turin*, également un des dirigeants démystificateurs du Comité pour l'investigation scientifique des prétentions du paranormal) qui les rejettent en prétendant qu'il s'agit d'un vulgaire et peu savant mélange « d'huile rouge avec de la tempera orangée ». En tout cas, tout cela n'avait alors pas grande importance pour Barbet. Ce qui intéressait Barbet, en revanche, c'était de trouver le pourquoi de ces deux taches allongées qui, selon lui, étaient dues aux ef-

forts de Jésus pour se redresser sur la croix afin de mieux respirer et de surseoir à une inévitable mort par asphyxie. Barbet avait mesuré les variations de ces taches afin de calculer « avec exactitude » les différentes positions du Christ au moment de sa torture. Une fois qu'il eut obtenu ces mesures, il commença à crucifier des cadavres et, oui, il existe des photos de ces derniers dans son livre qui sont cadrées, toujours, de la taille vers le haut ; ce qui, précise Roach, rend difficile le fait de savoir si Barbet les clouait avec un pagne évangélique ou avec leur pantalon de vagabond. L'autre préoccupation de Barbet fut de se questionner sur l'emplacement exact des clous. Pratiquement toute l'imagerie chrétienne montre le Messie avec les paumes des mains transpercées par un clou mais, Barbet le comprit tout de suite, cette situation n'aurait pu que se révéler inefficace, car il est difficile que des mains perforées puissent supporter tout le poids du corps. Et donc l'étape suivante avait consisté à transpercer plusieurs bras – préalablement amputés – au niveau du poignet. Barbet avait « consommé » pas mal de bras avant de trouver ce qu'il considéra être l'endroit exact : un endroit connu sous le nom d'« espace de Destot », un point de la taille d'un petit pois entre les deux rangées d'os du poignet. Barbet était tombé en extase en s'apercevant que cet espace coïncidait au millimètre près avec la blessure relevée sur le suaire qui devenait pour lui de plus en plus saint. Alléluia !

L'article se poursuivait avec la description des expériences d'autres célèbres suairistes du nouveau millénaire. Un certain Frederick Zugibe, médecin légiste à Rockland Country, New York. Zugibe – qui avouait ne pas avoir grand respect pour la mémoire de Barbet – n'avait eu aucune difficulté à établir l'authenticité du Suaire. Sa démonstration était devenue une sorte de hobby auquel il s'était consacré pendant un demi-siècle et qui avait commencé avec sa lecture du *paper* d'un étudiant en biologie portant sur la « physiologie de la crucifixion » et, dans la foulée, du fameux évangile selon Barbet. Ainsi, vers le milieu des années soixante, Zugibe avait construit et élevé une croix dans son garage ; et elle était restée plantée

là jusqu'aux premières années du troisième millénaire et depuis ce moment-là (il la démontait de temps à autre pour réparations), tout au long des dizaines d'années suivantes, il avait recruté un groupe de saints volontaires appartenant à la branche locale du Tiers-Ordre de saint François qui grimpaient dessus et expérimentaient par eux-mêmes ce qu'avait ressenti The Boss. Il n'avait pas été nécessaire de leur proposer de l'argent. Zugibe affirmait : « Ce sont plutôt eux qui m'auraient payé s'ils avaient pu. Ils ont toujours été très enthousiastes pour expérimenter cette sensation. » Il était clair que Zugibe utilisait des lanières de cuir plutôt que des clous, même si – de temps en temps – il était sujet à des requêtes de la part de fidèles enthousiastes plus que disposés à mener l'affaire jusqu'à ses ultimes conséquences.

La première chose qu'avait découverte Zugibe était que, sur sa croix, personne ne semblait avoir la moindre difficulté pour garder son souffle et respirer ; et donc qu'aucun volontaire ne faisait le moindre petit effort pour tenter de se redresser, de se relever, *et cetera*. Les taches allongées sur le suaire – avait-il théorisé – n'étaient donc rien d'autre que les traces de sang diluées avec de l'eau lorsqu'on avait lavé le cadavre après l'avoir décloué de la croix. Et un nouveau coup pour Barbet : la marque sur le saint suaire ne coïncidait pas du tout avec l'endroit où se trouvait l'espace de Destot. Zugibe assurait que les clous avaient été plantés dans la paume de la main mais, qu'en empruntant un angle descendant, ils étaient ressortis entre les os du poignet. Zugibe avait publié ses articles dans plusieurs revues spécialisées – le Chasseur de saints les avait collectionnés – et, paraît-il, ils étaient illustrés de photos dont le caractère le plus déconcertant était l'expression des visages des spécimens utilisés. Les volontaires avaient tous le même air absent de ces gens qui sont en train d'attendre l'arrivée de l'autobus qui les mènera de chez eux au travail et du bureau au lit.

Toutes ces histoires vraies – dont il lui est à présent difficile de situer le moment précis de la lecture, car le temps n'est vraiment plus ce qu'il était, la mémoire grossit et il est maintenant devenu un vieil homme tout maigre qui, si ce n'étaient les prétendues avancées de la

médecine, aurait dû mourir voilà déjà deux dizaines d'années ou bien deux papes – avaient fini par sortir progressivement de la tête du jeune futur Chasseur de saints tout comme la pluie incessante de Canciones Tristes. Ainsi, des représentations corporelles et des manuels d'instructions permettant de construire le squelette de la relativité accompagnent les insomnies de l'enfance du Chasseur de saints qui, chaque nuit, regarde sans regarder son faux père partir en direction de l'abattoir, le grand abattoir de Canciones Tristes, en attendant, quelque nuit, la soudaine matérialisation corporelle de saint Façon. « Il vaudrait mieux te recoucher. Saint Façon est une invention de ta folle de mère », lui explique son faux père tous les soirs, avant de sortir.

Mais c'est inutile. Le jeune qui deviendrait plus tard un Chasseur de saints attend et attend avec la même discipline que d'autres enfants de son âge consacrent au Père Noël. Il attendait d'abord devant la fenêtre, puis des heures plus tard caché derrière la porte, dans un couloir long et sombre. Il attendit ainsi jusqu'à l'âge de treize ans, persuadé que son épiphanie personnelle n'aurait lieu que lorsqu'il parviendrait à exécuter cet égaré de saint Façon, et que cette mort donnerait quelque cohérence à sa courte et triste vie.

Une nuit il vit venir la bête dans l'obscurité, son auréole éteinte depuis des siècles. C'était une ombre immense, noire et lourde. Elle portait sur son épaule une espèce d'oiseau gigantesque, sa funeste besace remplie de chair vierge et d'os tendres. Elle sifflotait une valse langoureuse. Lorsque la bête franchit la palissade qui entourait la maison, le Chasseur de saints bondit comme s'il s'élançait de la proue d'un prao sur le sable blanc de Labuan, il dégaina ce qu'il avait de plus ressemblant à un criss malais ; et recevant deux coups tranchants, un dans chaque poumon, saint Façon s'écroula dans un soupir liquide, presque sans bruit. Presque à tâtons mais profitant des leçons de son faux père boucher, le Chasseur de saints s'appropria largement toutes les entrailles du saint. Le corps est le temple du Seigneur et toutes ses parties sont sacrées à ses yeux, se souvint-il. Il faut le démembrer afin d'éviter tout risque de résur-

rection, réfléchit-il. Lorsque le saint fut totalement mis en pièces à jamais détachées, renonçant à établir le moindre mode d'emploi pour le réassemblage, il décida d'inspecter le contenu de la sinistre besace du mort, tout à fait disposé à se sacrer lui-même héros. Le Chasseur de saints allait enfin libérer tous les petits prisonniers de la bête égarée, tous ces gamins qui avaient désobéi à leurs parents, tous les enfants qui avaient refusé de se coucher tôt.

Lorsqu'il ouvrit la besace, il comprit qu'il était déjà trop tard. Il découvrit d'innombrables morceaux. Étaient-ce vraiment des enfants démontés comme les pièces d'un puzzle abominable ? Le Chasseur de saints tenta de recomposer leur anatomie, d'identifier des visages désorbités qu'il avait l'impression de reconnaître. Mais la tâche n'était pas si facile, quelque chose ne fonctionnait pas du tout correctement. Le contenu de la besace était seulement composé de viscères, il n'y avait pas la moindre colonne vertébrale pour se repérer. Seulement des côtes et quelque chose qui ressemblait dangereusement à un cochon de lait de taille moyenne. Le Chasseur de saints retourna à l'endroit où se trouvait la tête de saint Façon. Il la regarda fixement sous les rayons jaunes de la lune et il ressentit d'abord de la frayeur, puis la stupeur de quelques larmes et tout de suite après il éprouva le calme acéré qui distingue les guerriers fondamentaux, les authentiques soldats du Seigneur.

Pénétrant dans la cuisine, il avala un grand verre d'eau sans sourciller, d'un seul trait. Il lava le sang qui s'était acharné à lui tatouer des idéogrammes sur le corps puis il retourna dans sa chambre et passa un pyjama propre. Il se peigna soigneusement et c'est seulement alors qu'il réveilla sa mère pour lui apprendre la nouvelle, pour lui dire que saint Façon n'était autre que son mari.

Aujourd'hui, le Chasseur de saints ne se souvient pratiquement pas des jours qui avaient suivi l'*incident* – c'est ainsi qu'on avait décidé d'appeler cet épisode à Canciones Tristes. Il ne pourrait même pas préciser le nom du bateau qui l'avait emmené sur le Vieux Continent, ni les signes particuliers du diacre qui l'avait accompagné jusqu'aux grilles du monastère mila-

nais qui avait accepté de l'accueillir presque sans hésiter à cause de l'histoire quasiment miraculeuse de sa conception. Les eaux de sa mémoire n'avaient pas mouillé le cours des événements de ces années-là, pendant lesquelles il avait exclusivement fixé ses rétines sur les sciences exactes, et où le monde d'autrui s'était évanoui comme le fait le nitrate de ces films muets dans lesquels tout le monde trébuche et court derrière quelque chose dont personne ne sait très bien de quoi il s'agit.

Comme à présent, d'une certaine façon ; mais en sens inverse.

À présent, le Chasseur de saints retourne au point de départ, après tant d'années il revient pour la première fois dans le monde, il avait toujours effectué son travail de l'intérieur, guidant ses agents extérieurs depuis les cloîtres, et c'est comme si la réalité ne cessait de lui offrir ce qu'on appelle la normalité mais qui est vraiment loin de l'être.

Dehors, un humble touriste polonais souffre de ce que les psychiatres romains n'hésitent pas à définir comme le « syndrome de dépersonnalisation du voyageur associé au syndrome de Jérusalem » : il se jette sur la première sculpture bénite venue puis il lui prodigue de furieux et passionnés coups de marteau, en pleurant et en hurlant qu'il est le Messie si longtemps attendu par les hommes, jusqu'à ce que les gardiens parviennent à le contenir, tandis qu'un Japonais enregistre toute la scène sur une vidéo digitale de qualité.

Le Chasseur de saints s'amuse à l'idée de s'approcher du déséquilibré ; de lui susurrer à l'oreille que son problème est en réalité une forme elliptique de *papophobie*, une perversion récemment ajoutée à une des mille cent quarante et une pages de la nouvelle édition du *Roget's International Thesorus* dont le nom signifie « action consistant à avoir peur du pape ».

Mais pour lui aussi la vie se poursuit. Mais il s'agit cependant d'une vie différente. Une vie qui pour le Chasseur de saints – habitué à la cardinalesque pourpre et au jaune Vatican – semble photographiée avec les couleurs démentielles et stridentes du Technicolor traduit sur les écrans des téléviseurs. Le Chasseur de saints se souvient alors de ces films grisants des années

quarante et cinquante où tout le monde danse. Des films où le héros commence à chanter, à l'improviste, accompagné par une musique qui semble sourdre de partout et de nulle part. « Laisse-moi trouver une explication… », disait le jeune amoureux avec un visage de vieillard avant de se mettre à danser à travers la chambre et à grimper aux murs comme une mouche bien coiffée. Fred Astaire et le miracle de marcher au plafond et sur les cloisons, mû par la seule puissance de l'amour.

Il a alors envie de chanter. Le Chasseur de saints a envie d'appartenir à une histoire qui se finit bien. Il a envie d'arriver vivant au générique de fin puis au spectre neigeux qui clôture la fin des programmes, et il ouvre la bouche pour chanter l'antienne *Propitius est, Domine*. Son puissant croassement couvre l'acoustique matutinale et un groupe d'innombrables titulaires de l'Opus Dei, en provenance de Santiago du Chili, le regarde fixement à travers les pupilles de la Très Sainte Inquisition. Mais que peuvent-ils savoir ceux-là, comment pourraient-ils reconnaître son importance fondamentale dans la rédaction définitive d'une histoire longuement réécrite en quelqu'un, en lui, avec une pareille tenue. Car le Chasseur de saints est vêtu d'un de ces habits qui semblent coupés dans le tissu de l'inoccurrence pour transformer en être anonyme le plus prodigieux des individus. La bande blanche d'un col clérical sur le noir de l'habit s'amuse pour l'instant à séparer la tête du tronc, comme si celle-ci voulait monter aux cieux, de la même manière que l'âme de saint Façon il y a tant d'années. Ainsi il décide de s'éloigner d'eux sans donner la moindre explication, à rudes enjambées. Il y a si longtemps qu'il ne met pas de pantalons, que sans soutane il se sent à la fois nu et asphyxié. Voilà pourquoi il se dépêche de traverser la piazza et les guérites de la garde suisse et les casernes de la gendarmerie puis qu'enfin il abandonne la via di Porta Angelica et que son passé se referme comme une porte devenue difficile à rouvrir, tandis que l'écho de mille *Pater Noster* s'abat sur sa tête comme une pluie noire jaillissant du centre de la planète.

Il se souvient alors du grondement de tonnerre dans la voix du *cardinale* Tominno, de

l'écho du marbre sur le marbre, de sa propre voix – un filet de mots en génuflexion – et de sa progression exagérément lente comme s'il essayait ainsi de masquer sa fuite.

Le Chasseur de saints presse le pas, regarde à gauche puis à droite. On ne va pas tarder à découvrir que c'est lui qui a emporté les rouleaux interdits de Qumrân – la serviette qui contenait les manuscrits avec l'écriture enfantine du Messie, l'endroit où se cache la vérité et rien que la vérité – et il sera condamné pour cela. Les cerbères de race du Vatican le mordront aux talons et il se défendra du mieux qu'il pourra avec un : « Il vous faut prendre en compte que je désirais devenir écrivain et que je n'y suis pas parvenu ; je voulais offrir au Créateur de Toutes les Choses la simplicité de mes propres créations. Des histoires où les châteaux brûlent comme des hôtels, où la matinée de la Saint-Crispin teint en rouge les champs d'Azincourt ; où quelqu'un qu'on supposait mort et ne l'avait jamais été recommence à marcher à travers une ville dans laquelle le tracé des rues a été corrigé par la guerre, jusqu'à ce qu'il se fasse repérer par un chat en train de lécher l'ombre d'un troisième homme qui déséquilibre le poids de l'ensemble du théorème et encourage l'avalanche. J'ai si longtemps imaginé la suite de fictions qui ne m'appartenaient pas… J'ai tellement rêvé de suivre le parcours d'innombrables personnages au-delà des frontières d'un livre et, oui, j'ai toujours adoré les deuxièmes parties et les Secondes Venues et les *(à suivre…)*, et c'est peut-être pour cette raison que je me vois à présent englué dans la trame d'un texte invraisemblable que je n'écrirai jamais mais qui pourrait bien s'intituler *Le Fils de la Bible attaque à nouveau.* »

Mais avant que le Chasseur de saints ne disparaisse dans ma quête, voici venu cet instant qu'il est important pour nous de préserver : perdu dans ses réflexions, notre protagoniste ignore la présence de Piero Morfinni, le photographe officiel du Vatican. Morfinni est chargé, tous les ans, de prendre la photo pour la Carte Postale Officielle du Vatican, la vue sublime de la place dans son ensemble. Morfinni s'autoflagelle avec une ponctualité toute chrétienne. Pendant la nuit, Morfinni rêve qu'il est canonisé, il rêve de se transformer en saint patron des

photographes. Morfinni adore photographier les nuages.

Le Chasseur de saints passe alors devant l'appareil photo de Morfinni posé sur son trépied. Le pas rude et inégal. Les mains enfoncées au plus profond de ses poches. Le regard professionnel du martyr : pupilles toujours dirigées vers le haut, des yeux de petite image sacrée, un regard d'aquarelle. Voilà le Chasseur de saints qui passe. Il traverse le champ de prise de vues du vieil et efficace et saint appareil photographique de marque Hasselblad appartenant à Piero Morfinni et, juste au moment où il traverse sans passeport les limites de la future carte postale, le photographe appuie sur le déclencheur et… à qui donc appartient cette jambe sans corps, suspendue à plusieurs centimètres du sol qui surgit du bord inférieur gauche de la très sainte carte postale ? Impossible de le savoir. Personne parmi les millions de touristes qui inondent même les bords de cette carte postale aux teintes tristes et aux encres joyeuses ne saura jamais ce qui s'est passé. Aucun d'eux n'aura la moindre intuition de la présence d'une terrible vérité, d'un nouveau commencement pour la plus grande histoire jamais racontée au revers de tous ces « Nous sommes au Vatican, salutations aux… soyez bénis… »

Seul le Chasseur de saints connaît le matériau avec lequel a été confectionné le miracle mais, bien sûr, il n'est plus là pour l'expliquer, il est déjà parti.

J'ai acheté plusieurs de ces cartes postales.

J'en ai quelques-unes ici.

Regardez.